

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 15 OCTOBRE 1898.

No. 194

## SOMMAIRE :

Israel Tarte, *Vieux-Rouge* — Nos écoles, *Magister* — Au Club National, *Franc Libéral* — Le service des postes, *Libéral* — Le banquet de l'hôtel Viger, *Nestor* — Le revolver photographique, *Jules Hoche* — POÉSIE : Il était une fois . . ., *Jean Richepin* — L'histoire dans les écoles catholiques — Protestation, *Un ancien officier français* — Armées Européennes — Cheveux roux — Notes et pensées — Bigarreau, (*Suite et fin.*) *André Theuriet*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

## ISRAEL TARTE

(*Suite*)

Entre temps, il se faisait fermier, ce qui n'est pas un mal ; il ouvrait les pages des annales politiques au taureau de Valcartier, lequel, paraît-il, portait une tache originelle, et acceptait la collaboration de Charles Queneau dans les circonstances connues, ce à quoi nous n'objecterions pas si, de nos jours, la *Patrie* ne tombait pas si souvent sur les écrivains venus de France.

Et ce ne sont là, pourtant, que des peccadilles . . .

C'est peut-être à cette époque qu'il établit sa réputation indéniable de polémiste puissant. Qu'y a-t-il dans son genre de plus remarquable ? Réponse difficile. Pour nous, sa force s'est doublement constituée, d'abord d'une conception toujours parfaite des questions — surtout quand il voulait errer — de plus d'un style qui, au besoin le plus élevé et le plus populacier,

rendait exactement sa pensée. Peu d'écrivains, chez nous, ont eu un vocabulaire plus riche et la connaissance de la propriété des mots plus étendue. Et cela à une époque où nous avons Fabre, Dansereau, Provencher, Tassé et Trudel.

Il travaillait rapidement, fiévreusement. Ne pouvant s'entourer d'un nombreux personnel, il traitait en bon père celui qu'il avait, accordons-lui cette bonne note. Les bons travailleurs s'en sont trouvés bien.

Dans ce bon temps les journaux n'avaient pas de mirifiques circulations, mais le journalisme existait. Le truc et la grossière illustration ont supprimé le style et le bon sens. La qualité a été tuée par la quantité. Ceci a tué cela.

M. deBoucherville au pouvoir, ce n'était guère un idéal pour M. Tarte. La présence de M. Angers le retenait seule. M. Angers fut aussi son grand ami. Il aimait ce cravacheur qui avait, entre autres qualités, celle de tenir à l'ombre les chaplisses. Ce n'est qu'en ces derniers temps que M. Tarte s'est senti du parfait amour pour Montréal et ses gens.

Il aurait bien voulu faire déposer M. DeBoucherville en faveur d'un homme moins *slow*, comme le firent plus tard les libéraux de M. Joly, ce castor perdu dans le hugu notisme.

Luc Letellier régla l'affaire d'une autre manière. Alors il fut beau à voir le directeur du *Canadien*. Redevant conservateur sans nuance, sans casuistique, il se montra le plus farouche des hôtes de la Maison Bleue, son seul regret étant que le faiseur de coups d'Etat n'eût qu'une tête. Il ne fit qu'un avec Chapleau. s'apprivoisa dès lors à oublier Angers et ne pensa plus qu'à l'avenir.

Ne pouvant changer encore de Dieu, il changeait de Mahomet.

Quand Chapleau succéda à Joly, il est probable que M. Tarte ne fit qu'un pas de son *sanctum* au cabinet du Premier, lui demanda la récompense de ses travaux et qu'il reçut cette réponse que fit Jules Ferry en pareille circonstance :

“ Ecoutez, mon cher Bercier, avait répondu Ferry, il s'agit de se montrer homme politique et de comprendre ma situation. Vous, vous êtes un autre moi-même, je n'ai pas besoin de vous donner une place pour être sûr de vous, tandis que je suis forcé d'amadouer la gauche radicale. Bref, je viens de donner la place que vous désiriez à un ami de Clémenceau. N'est-ce pas bien joué ? ”

C'était M. Tarte qui était joué, et il ne le pardonna pas. Il cacha fort habilement son dépit, montra une abnégation parfaite et attendit. Seulement il avait affaire à forte tête.

Depuis longtemps Chapleau l'avait jaugé et sa confiance en ce bloc enfariné était nulle.

Le chef se servit du partisan ; il eut même l'air de le mettre dans ses confidences, mais, quand il l'avait pour hôte, si le jeu du bouchon était permis, celui des petits papiers était sévèrement interdit.

M. Tarte ne se faisait pas d'illusion sur l'amitié qu'on lui accordait. Il en souffrit tellement, d'ailleurs, qu'il remit le mandat de Bonaventure qui lui avait été confié après une lutte nourrie des dernières guénilles de l'influence indue.

Mais si ça n'allait guère à Québec, du côté d'Ottawa tout marchait bien. Langevin ne faisait pas l'ingrat, il ouvrait largement son gilet à son sauveteur, alimentait son journal et n'hésitait pas à le trai-

ter comme son *alter ego* dans la vieille capitale.

M. Tarte profitait de tout avec ce brio qui lui est propre et, entre autres retours de gratitude, alimentait septante fois par jour l'acrimonie peu apparente encore mais déjà profonde entre le chef à Ottawa et celui à Québec.

M. Tarte sentait bien déjà poindre dans son cœur un vif sentiment d'amitié pour le fringant et fin-de-siècle Sir Adolphe. Toutefois, rendons-lui ce témoignage : il restait fidèle à l'autre.

A cette époque il ressemblait à ces courtisanes, dont parle Jules Simon, qu'on traite en personnes vertueuses parce qu'elles n'ont qu'un amant à la fois, mais qui en ont toujours un.

Son amitié ouverte pour Caron ne vint que le jour où McGreevy et Langevin cessèrent d'être avenants. Comme la révolte aurait été prématurée et probablement infructueuse, il se servit de Caron en manière de transition. Comme première preuve d'amitié au nouveau maître, il tonna contre le Nationalisme — quelques jours après avoir fait mettre le drapeau du *Canadien* à mi-mât à cause de la mort de Riel — et se mit à dos un gros procès avec le colonel Amyot qu'il injuria parce que c'était dans les goûts du nouveau clan.

Il réussit, toujours pour le même bon motif, à préparer les circonstances qui amenèrent Sir Hector à se réfugier à Trois-Rivières. Tout cela produisait un joli état de choses : Langevin était au plus mal avec Caron et guère mieux avec Chapleau, et ces deux derniers étaient loin de se faire des testaments mutuels. Et plus tard, ô archi mic-mac ! comme Caron ne faisait plus l'affaire, notre homme fut le plus chaud à conseiller à Chapleau d'aller

à Ottawa. C'était un franc commencement de travail en faveur des libéraux.

Mais n'anticipons pas ; nous aurions à revenir sur nos pas.

Ajoutons seulement qu'entre deux intrigues, pour se reposer ou pour ne pas cesser d'être étonnant, le directeur du *Canadien* écrivait des articles pour . . . la Fédération Impériale !

Ce fut la vente du chemin de fer du Nord qui offrit à M. Tarte l'occasion de se venger de Chapleau. Cette vente ne lui faisait ni froid ni chaud, comme il l'a pratiquement admis plus tard. Il n'en cria que plus fort, ayant double raison : la transaction était menée par un homme qui l'avait profondément blessé, et, chose impardonnable ! il ne serait pas au partage de la commission, si commission il y avait.

Sa campagne fut habile, ardente, flamboyante de souci des intérêts du peuple. Dans les coulisses et surtout au Conseil législatif, il mena l'intrigue avec une audace sans exemple. Mais les chaplistes étaient trop forts, trop retors ; ils avaient un état-major trop bien organisé. Notre homme fut battu. Il s'en consola peu après en acceptant un voyage à Paris avec . . . L. A. Sénécals, une bête noire de la veille. Il revint de la Ville-Lumière absolument épris du grand brasseur d'affaires et . . . propriétaire ou à peu près de l'*Événement*, journal sur lequel L. A. Sénécals avait eu jusque là une copieuse hypothèque. Pas de commentaires.

Les mois et les années qui suivirent furent passées dans le recueillement . . . et la collection des petits papiers tourna à la manie.

Notre homme cultivait davantage l'amitié de MM. Pacaud et Langelier. Groupe fécond, bien doué, pesé par Dieu

de toute éternité. Mêmes principes, mêmes aspirations, mêmes scrupules, même abnégation. Jusque dans leurs dissidents accidentels, on sentait un grand et inaltérable fond de sympathie. Ils ont par la suite suivi des routes quelque peu différentes, mais aucun d'eux n'a forligné, n'a mis en oubli les méthodes limpides et précises d'économie politique étudiée autrefois.

Il est bien certain qu'en partant pour Ottawa, Chapleau n'avait pas en plus grande estime M. Tarte, mais il allait en avoir besoin dans ses luttes là-bas. La guerre à McGreevy, c'était la guerre à Langevin, et pour que cela se fit, il fallait M. Tarte. L'entente entre ce dernier et le nouveau secrétaire d'Etat ne fait aucun doute. Et une fois de plus on a vu alors des hommes se préférer à leur parti.

M. Tarte entreprenait une tâche qui répugnait à tout l'entourage de Chapleau, mais lui la considérait déjà comme l'œuvre de sa vie. Pensait-il que cette nouvelle aventure le pousserait dans le camp libéral? Pas à cette époque-là, pensons-nous. Faire d'abord une aubaine, puis servir Chapleau qui deviendrait chef à Ottawa c'était tout. La preuve abonde. Avant de demander une enquête sur McGreevy, il l'en menaçait pendant un an. "Je vais parler," écrivait-il tous les matins. "Je vais parler," allait-il dire à Sir John. Comme il eut été bien aise qu'on l'empêchât de parler. C'eût été assez facile, mais le parti conservateur devenu blasé et mûr pour la chute, divisé au dedans, et au dehors, semblait attendre comme une distraction, comme un stimulant, les révélations de l'"homme nerveux."

En parlant, M. Tarte perdit le bénéfice immédiat devant résulter de sa longue et laborieuse intrigue, et ne gagna rien à

Chapleau qui, de ce jour, n'eut qu'embaras et humiliations.

Et la dernière est la lettre écrite de Spencer Wood en ces temps derniers, lettre que M. Tarte n'a pas encore expliquée et qui contenait le germe d'une autre trahison.

Nous ne craignons pas d'écrire ici qu'en frappant presque simultanément Chapleau et McCarthy, la mort a détruit une combinaison que machinait M. Tarte pour un avenir rapproché.

\* \* \*

Tarte et Mercier, un autre chapitre qui sera court, mais qui exige un tome.

Le journaliste pensa tout d'abord que le gouvernement n'était pas viable et le combattit dès le premier jour. Il lui refusa obstinément le *fair play* dû à tout débutant. Nous nous rappelons fort bien les apostrophes que lançait, en pleine législature, le premier ministre à M. Tarte, assis à la galerie des journalistes. Les naïfs voyaient entre ces deux hommes une haine que la mort, et encore, peut seule éteindre. Les experts en tartisme s'amusaient propre, et ils avaient raison. Plus la majorité ministérielle s'arrondissait, moins sévère devenait notre homme et bientôt, grâce à cette double gradation opposée, M. Tarte se trouva, un beau matin, broutant dans le pré fleuri des lettres de crédit. Il n'entre pas dans notre cadre de raconter par le détail tous ces agiotages vrais ou non. A leur sujet, comme pour les jobs qu'on a imputés à Tarte avant l'ère Mercier, voici notre opinion: Que l'on ait exagéré, c'est très probable et ç'a été même fort naturel, étant donné l'homme et ses mauvais compagnons; quant aux transactions inavouables qu'

existent réellement, M. Tarte peut être certain que l'opinion publique est formée, qu'elle l'a été sans le concours des juges et des jurys et qu'aucun juge ou jury ne pourra la déformer.

On sait ce que valent les procès, surtout ceux que l'on n'ose entreprendre que le jour où tous les atouts sont dans la même main.

*A suivre.*

VIEUX ROUGE.

## NOS ECOLES

Les instituteurs protestants se sont réunis en convention, la semaine dernière, à Montréal.

A cette occasion, le président, M. Mabon, a prononcé un discours qui mérite d'être étudié. M. Mabon pose comme premier principe que l'instruction populaire est un bienfait général.

La province de Québec, dit-il, est un pays où l'on aime à vivre ; mais on l'aimerait davantage si le gouvernement reconnaissait la nécessité de donner gratuitement une instruction élémentaire à tous les enfants.

Cette idée n'est pas nouvelle, le prodige c'est qu'il y ait encore des gens pour la combattre, plus ou moins directement. Mais M. Mabon est bien convaincu que l'instruction rend le peuple plus moral, plus respectueux des lois, qu'il apprend à connaître et à apprécier.

Partant de ce principe, M. Mabon trouve que les riches sont intéressés à l'instruction des pauvres et que c'est l'affaire du gouvernement provincial de voir à ce que chaque municipalité ait les moyens de maintenir une école convenable. En dehors des récompenses accordées aux écoles et aux instituteurs le plus méritants, il croit que les subventions du gouvernement devraient être distribuées selon les besoins de chaque municipalité, et non pas selon la population, comme aujourd'hui.

Ces idées sont parfaitement justes. Le gou-

vernement Flynn l'avait reconnu et avait fait un pas dans cette direction.

Le gouvernement Marchand dans son bill si discuté de l'instruction publique, a préféré des dispositions qui auraient pu mettre nos écoles entre les mains d'un ministre de l'instruction castor.

C'est là qu'il faut chercher la raison de l'indifférence complète qui a accueilli les grandes réformes libérales de l'instruction publique.

Le peuple demandait de l'aide pour faire instruire ses enfants : on lui a donné une loi qui était destinée naturellement à créer des dissensions entre les corps divers qui sont appelés à régir l'instruction populaire. Loin de donner du secours, on créait des obstacles.

Les changements proposés par M. Mabon, au contraire, auraient pour effet d'obliger les riches à venir en aide aux pauvres, et comme ce sont les catholiques qui sont généralement les plus pauvres, cette réforme, proposée par un protestant, serait tout à leur avantage.

On a fait des montagnes des moindres difficultés se rapportant à la réforme de notre système d'instruction publique ; mais le jour où l'on voudra bien mettre de côté les idées de sectaires pour aborder les côtés pratiques de la question, on rencontrera l'approbation générale.

MAGISTER

Ça marche la conciliation.

M. Charlton, défenseur de la morale et du Sabbat, partisan de la prohibition et de l'union commerciale avec les Etats-Unis, fanatique protestant encroûté, vient de faire un éloge pompeux de J. Israël Tarte, défenseur de la foi, impérialiste, ennemie juré de la prohibition.

Le secret : M. Tarte venant de promettre un quai dans le comté de M. Charlton.

Et paie Baptiste, comme disait la *Patrie*... . autrefois.

L'*Osservatore* va-t-il commencer une campagne contre les immersions miraculeuses de Lourdes ?

# AU CLUB NATIONAL Le Service des Postes

Un correspondant du *Soleil* lui écrit que M. J. Israël Tarte s'occupe de ce temps-ci à consolider le parti libéral ! En réalité les mots n'ont plus de signification quand on peut se permettre une pareille énormité.

M. Tarte consolider le parti libéral, lui qui a horreur du nom de libéral !

Dans tous les cas elle est belle la consolidation Le Club National vient d'en donner un nouvel exemple.

Nous voulons être juste. M. Tarte n'est pas intervenu dans l'élection du président du Club National pour influencer le choix. Son expérience au Club Letellier et au Club Géoffrion lui conseillait la prudence.

Mais ce qui est évident, c'est que sous la direction tant vantée du ministre des travaux publics le parti libéral s'en va à l'anarchie. Les scènes disgracieuses, les enfantillages qui ont marqué les élections du Club National sont regrettables à tous les points de vue ; mais c'est là le résultat naturel du désir général de protester contre le régime qu'on impose au parti. Le mécontentement est si répandu qu'on ne peut plus présenter une motion dans un club libéral sans que cela devienne une question d'état, un sujet d'attaque contre les ministres.

On a voulu comprimer les sentiments des libéraux, leur imposer une discipline ; et ces sentiments font explosion.

Quoiqu'il en soit, il est évident que la constitution du Club National a besoin d'être révisée. Les hommes qui s'intéressent sérieusement aux affaires du parti paieront volontiers une légère contribution pour rester membres ; les autres ne sont bons qu'à faire des embarras.

FRANC LIBERAL.

## CE N'EST PAS SANS RAISON

Que tout le monde emploie le BAUME RHUMAL contre les affections de la gorge et des poumons. C'est le seul remède qui soulage vite guérit sûrement.

122

M. Wm. Mulock, maître général des postes, pour se servir du langage officiel, est porté aux nues de ce temps-ci par les organes officiels du gouvernement.

M. Mulock est un homme très riche et nous voulons croire que ceux qui le consacrent aussi grand administrateur, sans tenir compte de la de la compagnie de prêt qui s'est trouvé fort mal de sa présidence, sont dûment récompensés pour leurs services.

N'en serait-il pas ainsi que M. Mulock aurait encore de grands titres à la reconnaissance de la presse officielle, attendu qu'il a été un des partisans les plus enragés de l'impérialisme : à preuve, la convention qui permet aux cockneys d'envoyer un billet doux à Londres pour deux cents, alors qu'un bon canayen doit payer trois cents pour écrire à sa blonde à Longueuil.

Mais toute médaille a son revers. Le zèle de M. Mulock pour l'*Imperial penny postage* va avoir pour effet de diminuer le revenu du département des postes, et il fallait trouver un moyen de combler ce déficit.

Le moyen ça été de s'attaquer aux journaux canadiens.

Jusqu'ici, le gouvernement, estimant que les journaux du Canada, sans distinction de parti ou de classe, faisaient une œuvre utile en propageant les connaissances et les idées de toutes sortes dans le pays, leur avait octroyé l'usage gratuit du service des postes. M. Mulock, en vrai libéral, a trouvé que c'était là une erreur.

Là-dessus il peut y avoir place pour une différence d'opinion. Plusieurs journaux influents sont d'opinion qu'il n'est que juste que les éditeurs paient pour les services qui leur sont rendus, comme le commun des mortels.

Aussi, M. Mulock eut-il fait adopter une loi imposant un tarif de port uniforme pour tous les journaux, il est certain qu'on n'aurait pas eu de reproches graves à lui faire.

Mais M. Mulock n'a pas eu ce courage. Pris entre la nécessité de trouver de nouvelles sources de revenu et les menaces des journaux ind

gents qui servent " d'organes locaux " dans les districts ruraux, le Ministre des postes a inventé une distinction aussi absurde qu'elle est injuste.

D'après la loi de M. Mulock, les journaux hebdomadaires seront transportés franc de port dans un rayon de vingt milles du lieu de leur publication.

Cette distinction est d'abord injuste pour les grands journaux quotidiens.

Elle est également injuste pour les journaux hebdomadaires sérieux, qui, au lieu de rapporter des faits divers insignifiants, se consacrent à des études littéraires, philosophiques ou industrielles, et qui, par conséquent, s'adressent à un public dissimulé sur un vaste territoire.

Elle ne profitera qu'à ces petits journaux insignifiants qui se dévouent aux petites affaires d'un député ou d'une clique de politiciens de campagne.

Elle ne profitera pas au trésor, car sa mise en pratique comporte des difficultés que l'on constatera dès le premier jour.

Il ne faut pas s'en étonner. C'est le résultat naturel, et qui s'est déjà manifesté dans d'autres sphères, d'une politique de lâcheté, qui n'est basée sur aucun principe de justice et de droit, mais qui se laisse guider par les influences les plus mesquines. C'est une nouvelle preuve qu'il faut dans le gouvernement des ministres qui mettront les principes au-dessus des intérêts de clique ou de section et qui auront le courage de leurs convictions.

LIBERAL.

À propos d'instruction publique. À quand le premier rapport de M. l'abbé Dauth, sur les écoles du diocèse de Montréal? On nous a fait beaucoup espérer de la mission de cet inspecteur ecclésiastique. Nous avons hâte de connaître son opinion et ses travaux.

### PRODUIT BON EFFET

Plus d'enrouement, plus d'extinction de voix avec le BAUME RHUMAL.

115

## Le Banquet de l'hôtel Viger

Le banquet donné à l'hôtel Viger, l'autre jour, en l'honneur de M. le maire Préfontaine, nous a fourni une preuve nouvelle de la grande popularité personnelle de notre premier magistrat. Il y a quelques semaines seulement, Vieux-Rouge consacrait un de ses meilleurs articles à retracer la carrière si bien remplie de M. Préfontaine. Inutile de tomber dans des répétitions. Qu'il suffise de dire que le banquet de l'hôtel Viger, par son succès, par le grand nombre de personnalités éminentes qu'il a réunies, nous a fait voir que M. le maire est un élément de force dans le parti et que sa place est toute indiquée dans le ministère, le jour où il voudra y entrer.

Nous souhaitons que ce jour arrive bientôt car M. Préfontaine a démontré par son discours que s'il a su inspiré de la confiance à grand nombre de conservateurs ce n'est pas par le sacrifice de ses principes libéraux.

NESTOR.

Les grands journaux quotidiens ne trouvent plus assez d'espace dans leurs colonnes pour insérer toutes les sottises que la bande de leurs reporters peut inventer. Il faut avoir recours aux " bulletins " que l'on affiche à la devanture des bureaux. C'est ainsi que l'on affichait à *La Patrie*, l'autre jour, qu'un jeune homme avait reçu une charge de bois dans la poitrine.

Pour un jeune homme c'est une vaste poitrine que celle qui peut recevoir une charge de bois. Sans compter qu'il s'agissait d'une charge de navire.

La situation au Yukon résumée par l'*Echo du Manitoba*, organe de M. Sifton :

" Il ne se passe pas de semaine sans qu'elle ne nous serve quelque beau petit scandale yukonnais, la sauce reste toujours la même, si le plat varie ; et si cela continue, on trouvera plus d'ignomie que d'or au Klondyke."



# PROTESTATION

Il est vraiment pénible de constater la persistance avec laquelle certaines dépêches de source étrangère, et pour tout dire, certains correspondants anglais, se plaisent à dénigrer la France au sujet de cette malheureuse affaire du célèbre Dreyfus.

Le numéro du *Morning Telegram* de lundi, dans une dépêche intitulée "Scandals in France," contient des accusations contre l'armée française qu'on ne peut laisser passer sans protester hautement.

Si, comme l'affirme cette dépêche, "l'Intransigeant" a profité de l'effervescence des passions populaires pour porter contre l'infanterie de marine (et non la marine), des accusations aussi peu patriotiques, ou ne peut que déplorer cette coupable manœuvre en un moment où de toutes parts, des misérables s'efforcent d'attaquer l'armée française.

Nous nous refusons à croire que tel soit le cas pour Monsieur Rochefort.

Mais si, par malheur, il a assez perdu tout sentiment de patriotisme pour s'être rendu coupable d'une telle infamie, et fournir ainsi aux ennemis de la France de telles armes contre sa patrie, il est de notre devoir, à nous, qui eurent l'honneur de porter dix ans durant, l'épaulette d'officiers français, de protester contre ces lâches dénonciations qui ont permis à l'auteur de la dépêche citée, de dire :

"Les prochaines révélations seront telles qu'elle pourront donner envie à quelques puissances étrangères ambitieuses, de profiter de la faiblesse et de l'infamie de ceux à qui la France a confié sa défense."

Un tel aveu se passe de commentaires, et fait comprendre le but que poursuivent ceux qui mènent cette honteuse campagne.

Il se peut qu'il y ait eu des faits regrettables de la part d'officiers, obligés de sévir contre des têtes chaudes et indisciplinées, mais il est profondément injuste de s'autoriser de cas isolés pour accuser les officiers français.

Il conviendrait auparavant de considérer que,

en Afrique, c'est-à-dire en présence de l'ennemi, la discipline doit être plus strictement observée que partout ailleurs, il conviendrait aussi de se souvenir que tous les Français étant soldats, il se trouve dans le nombre quelques individus peu recommandables, avec lesquels il est nécessaire parfois de recourir à des moyens de coercition spéciaux.

Ce que l'on peut affirmer, par exemple, c'est que les officiers français, de l'avis de tous ceux qui les ont vu à l'œuvre, se distinguent tout au contraire par leur intelligente et continuelle préoccupation du bien de leurs hommes, dont ils sont par suite fort aimés.

C'est dans cette estime et cette confiance mutuelles du soldat avec ses chefs que réside la force de l'armée française, force que les efforts des meneurs de la campagne actuelle ne réussiront point à détruire, et il pourrait en cuire à ceux qui voudraient s'y frotter.

N'est-il pas singulier de voir des gens qui seuls en Europe ont dans leur marine conservé l'usage du chat à neuf queues, venir crier à la cruauté parce qu'un officier d'une armée voisine a pu être obligé de sévir dans un cas particulier d'une manière exagérée.

C'est le cas de répéter avec Lafontaine :

Qu'on voit la paille dans l'œil de son voisin et non la poutre dans le sien.

UN ANCIEN OFFICIER FRANÇAIS.

Mœurs cardinalices :

C'est l'auteur du Génie du Christianisme qui rend compte au ministre d'une visite faite au Secrétaire d'Etat du Saint-Siège, en 1829 :

"Riche et excessivement avare, le cardinal Albouvi se trouve mêlé dans toutes sortes d'entreprises et de spéculations. J'allai hier lui faire ma première visite ; aussitôt qu'il m'aperçut il s'écria : "Je suis un cochon !" (il était en effet fort sale.)

IL A ACCOMPLI DES MERVEILLES

Le BAUME RHUMAL soulage immédiatement et guérit promptement les poitrinaires.

## IL ETAIT UNE FOIS

## Le Revolver Photographique

Il était une fois jadis  
Trois petits gueux sans père et mère.  
C'est sur l'air du *de profundis*  
Qu'on chante leur histoire amère.

Ils avaient soif, ils avaient faim,  
Ne buvaient, ne mangeaient qu'en rêve,  
Quand ils arrivèrent enfin  
A demi-morts sur une grève.

L'Océan leur dit : — C'est ici  
Que va finir votre fringale.  
Mangez ! Buvez ! Chantez aussi !  
Soyez gais ! C'est moi qui régale. —

Et les trois pauvres goussepains,  
Qui n'avaient jamais vu de grève,  
Out contemplé des pains, des pains,  
Et de l'eau, plus que dans leur rêve.

Sans chercher, sans se déranger,  
Ils avaient la table servie,  
De quoi boire et de quoi manger  
Tout leur soûl et toute leur vie.

Hélas ! les jolis pains mollets  
A la croute ronde et dorée,  
C'était le désert des gallets  
Jaunis par l'or de la soirée.

L'eau claire et pure, l'eau sans fin  
C'était l'eau de la plaine amère.  
Ils sont morts de soif et de faim,  
Les trois petits sans père et mère.

Cette histoire est du temps jadis.  
Une vague me l'a narrée  
Au rythme du *de profundis*  
Que leur chante encore la marée.

Jean RICHEPIN.

Une plage Normande, avec falaises, rochers et tout ce qu'il faut pour décrire.

Horace Verdier, en costume de touriste mondain [le touriste mondain est à l'espèce commune des touristes ce que le ténor mondain est au ténor de café-concert.] revolver photographique en sautoir, guêtres et casquette russe. Il se promène, monologuant, au sommet d'une falaise couronné d'un bouquet d'arbres, d'où l'on aperçoit tout le pays environnant.

— Toujours rien, pas une figure humaine à l'horizon. C'est comme cela que devaient être les stations balnéaires avant la création de l'homme... et du baigneur... Quel pays !... Ils avaient un banc d'huîtres par là, ils l'ont laissé se convertir en perles ; alors les pêcheurs sont venus, et adieu le banc.

(Regardant autour de lui.) Ou ne sait même plus où s'asseoir... Le " *Courier des Falaises* " qui a découvert un brigand des ces parages, leur a porté le coup de grâce. Tout le monde a filé vers la station voisine.

Quand je pense que l'autre semaine, encore, j'étais si bien à Trouville !... Ma's voilà que je suis une victime de l'amour... un amour né au seuil d'une cabine de bains, entre deux marées.

Elle s'appelle Jeanne de son prénom, et Vaupiquet du nom de son mari... C'est ce dernier qui a tout gâté, comme son nom l'indique.

J'étais sur le point d'obtenir, une première faveur — il était convenu que nous ferions une longue ballade en bécane, car c'est une cycliste enragée — quand le mari arrive par le train de six heures... et, le lendemain, plus personne.. Ils avaient pris le train.

Moi, je prends des informations, et qu'est-ce qu'on me raconte ?... Qu'ils vont passer en revue toutes les stations balnéaires de la Manche !

Fou de désespoir, j'achète un revolver... un revolver photographique, et je me lance à travers les plages du littoral... Je suis myope mais malin... Si je m'amusais à regarder les baigneurs et toutes les baigneuses sous le nez

pour reconnaître mes fugitifs, je n'en finirais pas tandis qu'avec cette arme on obtient la tête des gens à distance, en courant si l'on veut — la photographie instantanée a été inventée pour les coureurs — on vise, et cric, crac, cric . . . on en a une demi-douzaine de clichés dont il ne s'agit plus que de faire apparaître les images . . .

Mais que vois-je, là-bas, sur cette route ? Une cycliste qui file ventre à terre, jupe au vent — c'est bien son allure . . . A moi, mon revolver de Tolède . . . O Daguerre, patron de tous les photographes présents et à venir, sois-moi propice ! . . .

[Il vise, fait jouer l'instrument, puis le remet en place, très ému.]

J'en ai pris six pour être plus sûr, car elle filait comme une flèche . . . Du train dont elle marchait, elle atteindra Dieppe avant deux heures, et moi aussi . . . car je prendrai le train. En attendant, il me reste un quart d'heure pour développer ces clichés chez mon pêcheur. Sa cabane où on y voit goutte, est une chambre noire octroyée par la nature.

(Il entre chez le pêcheur et se barricade, puis, muni d'une lanterne rouge, procède au développement de ses clichés.)

Là, dans cette cuvette, madame . . . Elle est assez grande pour contenir la réduction de votre charmante personne . . . Un petit plongeon, hop-là . . . Ne craignez rien pour votre jupe . . . Ça mouille, mais ça ne tache pas . . . A présent, faites la planche . . . Dieu, que vous êtes pâle ! Ce que c'est que de faire du 25 à l'heure !

(Survient le pêcheur qui cogne à la porte).

Verdier anxieux. — Minute . . . Attendez . . . j'ai une dame qui baigne.

Le pêcheur consterné. — V'la que mon Parisien devient fou, à c't'heure.

La porte s'ouvre enfin. Verdier apparaît sur le seuil, regarde son cliché par transparence, et pousse un cri de détresse :

— Misère de misère ! . . . C'était un curé !

JULES HOCHE.

## L'histoire dans les écoles catholiques.

Dernièrement à Amiens aux examens du certificat d'études primaires, la question suivante était posée aux écoliers : " Dites-nous ce que vous savez de Bugeaud, Canrobert, Mac-Mahon, Faidherbe et Chanzy."

Voici ce qu'on lit sur les copies de certains élèves :

" Bugeaud, dit l'un, fut un colonel de zouaves pontificaux qui tailla en pièces les Arabes à Poitiers et les arrêta ainsi dans leur marche sur Paris." Pauvre Charles Martel !

Un autre répond : " Bigo (Bugeaud ?) Camp Robert, Mamaou, Fédor et Chauvi, furent de grands généraux du temps de Louis XV, avec Choiseul et Colbert."

Un troisième écrit : " Fédor fut un général qui commanda l'armée du Nord en 1870. Il fut toujours battu par les Prussiens et ne remporta pas une seule victoire. Chauvi, général de la même époque, il avait une armée de volontaires qui se sauvaient toujours devant l'ennemi. Il se distingua à Paty."

Ces réponses stupéfiantes émanent, comme vous l'avez facilement deviné, d'élèves des écoles catholiques libres. Voilà comment les bons frères ignorantins défigurent l'histoire de France et le patriotisme. Voilà comment, à l'école scolaire, on ternit, dans l'esprit des élèves, la réputation de nos gloires républicaines les plus purs pour exalter les sabres bénis par le goupillon papal. Les pauvres enfants élevés dans cette ignorance et pervertis par cette falsification jésuitique de l'histoire sont à plaindre, et leurs parents bien coupables.

Mais la plus coupable, c'est la République qui sous prétexte de liberté, poussant jusqu'à l'excès la tolérance à l'égard des écoles scolaires, dites libres, où l'on professe de si étranges choses, ne s'est même pas assurée, au nom de la salubrité morale et intellectuelle, un droit de contrôle sérieux sur les programmes et leur application.

Le BAUME RHUMAL suffit pour avoir raison des gros rhumes, et, en général des affections si pénibles des voies respiratoires.

## ARMEES EUROPEENNES

Au moment où le désarmement est à l'ordre du jour, il n'est pas sans intérêt de relever le nombre d'hommes que les nations européennes pourraient respectivement mettre sous les armes en cas de mobilisation.

C'est la Russie qui tient la tête avec 2,500,000 hommes, plus 1,700,000 de troupes provinciales, soit un total de 4,200,000.

La France compte, dans les rangs de son armée active, augmenté de sa réserve, 1,000,000 hommes 1,400,000 de l'armée territoriale, sans compter les dispensés de toutes les classes ; en chiffres ronds, 4,000,000 au total.

L'Allemagne arrive à un chiffre sensiblement égal avec 1.600,000 hommes d'armée active et landwehr, 700,000 de landstrum et a peu près autant de seconde réserve, soit 3,000,000.

L'Italie a 900,000 hommes d'armée permanente, 375,000 de milice mobile et 150,000 de territoriale, soit 1,425,000 en tout — sur le papier.

L'Autriche se contente de 820,000 hommes d'armée active, plus 150,000 de réserve et de troupes spéciales et 130,000 de landwehr hongrois, 1,100,000 au total.

Enfin la Turquie, entre son armée permanente et ses rédifs de 1er et de 2e ban, peut réunir 800,000 hommes.

Le bilan des principales armées européennes donne donc un total de 14,500,000 soldats.

---

## CHEVEUX ROUX

Un médecin anglais a constaté que les chevelures rousses sont moins sujettes à la chute que toutes les autres. Il en donne comme raison que les cheveux roux sont relativement très gros.

Trente mille suffisent à couvrir convenablement une tête, tandis qu'il en faut cent cinq mille en moyenne, c'est-à-dire plus du triple, pour ombrager efficacement le crâne d'un brun.

Quant aux blonds et aux blondes, avec trente mille cheveux, ils sembleraient presque chauves ; aussi en ont-ils couramment de cent qua-

rante à cent soixante mille. Cinq cheveux blonds occupent donc en moyenne la même surface qu'un seul cheveu rouge.

---

M. Wilfrid Mercier est choisi candidat libéral dans Beauharnois.

Le vieux lion de Marchand et l'invincible Tarte vont avoir une nouvelle occasion de démontrer leur popularité.

Espérons que les électeurs seront meilleurs garçons que ceux du banquet de Valleyfield.

---

## NOTES ET PENSEES

On est généralement plus dans la vérité quand on voit en noir qu'en rose.

---

Les gens *sérieux* sont ceux qui font le plus sérieusement des sottises.

---

En France on pardonne moins vite un écrit qu'un crime.

---

Tout ce qu'un parti reproche à l'autre, il le commet à son tour, quand il est au pouvoir.

---

La société aime mieux les gens se contrefaisant que les gens naturels

---

L'essentiel est d'oublier la vie en travaillant. Les heures passent vite quand on s'absorbe dans une occupation qu'on aime. On en perd le sentiment des jours et des nuits.

---

De même que l'appétit vient en mangeant, les idées viennent en travaillant.

L'exemple du bien est contagieux comme l'exemple du mal.

---

Les gens délicats sont plus susceptibles que les autres, ils ont l'épiderme plus sensible.

---

Les sots veulent avant tout paraître *intéressants* : les esprits, dits positifs, sont surtout *intéressés*.

---

En fait de style, se jeter à l'eau tout d'abord ; et de quelque manière qu'on nage, pourvu qu'on traverse la rivière, peu importe.

---

Il n'y a pas de différence entre la méchanceté et la sottise, quant aux conséquences.

---

La première des délicatesses consiste à respecter celle des autres.

---

Les sots ont toujours réponse à tout : on n'a jamais le dernier mot avec eux. Les gens d'esprits savent s'avouer battus en se taisant.

---

## BIGARREAU

*Suite et fin.*

Le Champenois reparut à l'heure du souper et conta qu'il était ailé à Colmiers, chez le maréchal ferrant, auquel il avait donné un outil à réparer. Il semblait plus loquace et de plus joyeuse humeur que d'habitude, et le père Vincart prétendit qu'il avait dû pousser jusqu'au bouchon du cabaretier. Norine et Bigarreau, encore tout émus de l'éclosion si brusque de leur amour, et tout occupés de savourer leurs souvenirs, prenaient peu de part à la conversation. Le souper ne traîna pas longtemps et on alla se coucher.

Le lendemain matin, le soleil se leva rutilant dans un ciel d'été très pur. L'ouvrage pressait dans le chantier, et on se mit de bonne heure à la besogne. Le père Vincart et le Champenois, penchés sur leur billot, évidaient à la cuiller les sabots déjà ébauchés et les passaient à Norine qui les finissait à l'aide du paroir. Bigarreau disposait ensuite les sabots parachevés les uns à côté des autres, la pointe en haut et la tête en bas, puis les enfumait par grosses à un feu de copeaux verts.— Aux environ de dix heures, on s'était arrêté pour casser une croute et boire un coup de piquette, et après avoir travaillé des mains, l'atelier travaillait bruyamment des mâchoires. Tout à coup, en relevant la tête pour porter la bouteille à ses lèvres, le père Vincart vit quelque chose d'insolite se mouvoir entre les branches du taillis d'en face. Les branches brusquement écartées laissaient apercevoir des boudriers jaunes et des uniformes.

— Ouais ? s'exclama-t-il, en voici bien d'une autre.

Norine avait tout vu en même temps que lui : — Les gendarmes ! murmura-t-elle. . . Sauve-toi Claude !

Bigarreau était déjà sur pied et prêt à prendre sa course, quand un croc-en-jambe du Champenois l'étendit à terre. Au même moment quelqu'un s'élança de derrière la loge, et, en se relevant, l'apprenti se sentit harponné par une main de fer dont il devina le propriétaire, rien qu'à la façon dont les doigts lui meurtrissaient la peau.

— Vermine ! cria le gardien-chef Seurrot en secouant le malheureux détenu, je te retrouve enfin ! . . . Cette fois, je t'ôterai l'envie de jouer des jambes !

Il lui administrait des bourrades dans les reins. Bigarreau, pâle, les dents serrées, recevait les coups sans broncher. Les gendarmes avaient quittés l'orée du bois et arrivaient au pas gymnastique.

Norine avait été d'abord tellement atterrée que le saisissement lui avait coupé la parole. Ses yeux noirs devenaient menaçants, ses mains se crispaient.

— Mauvais gueux ! s'écria-t-elle en tendant le poing vers le Champenois, c'est toi qui l'a vendu !

Le compagnon, avec un méchant sourire, haussa les épaules et lui tourna le dos.

— Champenois, murmura le père Vincart indigné, je n'aurais jamais cru ça de toi ! Puis s'adressant aux gendarmes : — Pardon, messieurs, ajouta-t-il, pourquoi voulez-vous emmener ce gâchet ?

— Ce gachenet, répondit sévèrement le brigadier Fondreton, est un drôle qui s'est évadé de la prison d'Auberive et que nous allons y réintégrer incontinent. . . Quant à vous, père Vincart, vous avez eu tort de garder un vaurien pareil sans en instruire l'autorité, et vous risquez d'être poursuivi comme complice, subséquentement. . . Là-dessus, en route !

Mais Norine s'était jetée entre les gendarmes et Bigarreau, qu'elle essayait d'arracher à la poigne de Seurrot

— Je vous en prie, lâchez le messieurs, lâchez-le ! suppliait-elle. . . Il n'est pas méchant, il travaille, et avec nous il deviendra un bon sujet, au lieu que là-bas, avec tous ces prisonniers, il sera perdu. . . perdu !. . . Je vous réponds de lui, messieurs, lâchez-le, nous en ferons un bon ouvrier !

L'amour la rendait ingénieuse et lui suggérait des arguments qui, dans son idée, devaient convaincre tous les gens sensés ; mais les gendarmes, impassibles, ne s'attendrissaient pas plus que s'ils eussent été en pierre. Norine s'obstinait à barrer le chemin. Le gardien-chef l'écarta rudement.

— Filons ! dit-il en entraînant son captif.

— Norine, père Vincart, adieu ! articula enfin Bigarreau d'une voix étranglée : je ne vous oublierai jamais !

L'escorte et le détenu s'éloignèrent rapidement par la route forestière ; mais Norine s'acharnait à les suivre, et les deux gendarmes avaient fort à faire de la maintenir à distance. Elle les suppliait en vain de lui laisser embrasser son ami une dernière fois. Quand elle vit qu'ils restaient insensibles, elle devint sauvage.

— Vous êtes des sans-cœur ! s'exclama t-elle, vous n'avez pas honte de vous mettre trois pour torturer un pauvre gachenet !. . . Mais je ne vous laisserez pas tranquille, j'irai réclamer près du préfet, près de l'empereur !. . . Claude est à nous, je le veux, je le veux !. . . Rendez-le moi !

Déchevelée, les yeux étincelants, elle emplissait la forêt de ses lamentations. Elle les suivit ainsi jusqu'à la lisière du bois ; là, épuisée, enrouée à force de crier, elle se laissa tomber sur le bord du chemin.

— Norine ! murmura Bigarreau, tandis que Seurrot le poussait sur la grande route, c'est peine inutile, retourne-t'en chez vous. . . Adieu, va, je t'aime bien !

— Claude ! criait-elle.

Les gendarmes et le prisonnier s'éloignaient sur la route poussiéreuse, et toujours derrière eux

se lamentait la voix désespérée de Norine : — Claude ! mon Claude !

— Gendarme Schnepf, disait en se mordant la moustache le brigadier Fondreton à son subordonné, les cris de la gachette me remuent l'estomac censément comme un roulement de tambours. . . Il y a des quarts d'heure, Schnepf, où il est difficile d'accorder son service avec sa sensibilité. . . indubitablement.

## VI

Le soir même de cette scène, le directeur de la prison arriva radieux dans la salle de l'auberge, où le garde général Yvert l'attendait pour souper.— Je vous avais bien dit qu'il n'irait pas loin ! s'exclama-t-il, les gendarmes et le gardien-chef ont pincé mon fuyard au coin d'un bois et l'ont ramené tambour battant. A cette heure, il se repose au cachot. . .

Il eut un sourire cruel et un faux flamboiement de l'œil ; puis il ajouta, en exécutant une pantomime expressive avec son rotin à pomme d'ivoire : — Le gardien-chef était furieux, et, avant de boucler le drôle il lui a administré une correction qui lui ôtera le goût des promenades en plein air !

La correction devait, en effet, guérir Bigarreau à tout jamais.

Après l'avoir moulu de coups, Seurrot avait conduit en cellule son prisonnier, tout suant encore de sa longue course au grand soleil. Bigarreau passa brusquement de la chaude et joyeuse lumière des champs dans un cachot obscur dont les murs étaient glacés. L'horreur noire de cette cellule était doublée pour lui par le souvenir de ses trois semaines de liberté et par la douleur d'avoir été violemment séparé de la seule créature qu'il eût aimé. Il avait encore dans les oreilles les cris de désespoir de Norine, et ses yeux la revoyaient toujours à genoux et échevelée, à la lisière du bois de Colmiers. — C'était fini, il ne la retrouverait certainement plus, et la vie ne serait plus pour lui qu'un cauchemar. Son supplice commençait déjà. La nuit, son cachot était peuplé de fantômes : le gardien-chef, armé de sa trique ; le directeur, avec ses yeux durs et son cruel sourire ; la face grimaçante et louche du Champenois. . . Bigarreau les voyait distinctement surgir de l'ombre et s'élançer féroce ment sur lui. En même temps il lui semblait que les murs de la cellule se rétrécissaient et que l'air allait lui manquer. Il étouffait, ses oreilles tintaient, des chaleurs soudaines lui montaient aux tempes, suivies de sueurs froides et de fris-

sons ; et, d'une voix rauque, il appelait Norine à son secours . . .

Au matin, quand l'un des gardins entra dans sa cellule, il le trouva grelottant et en proie à un accès de fièvre. On manda le médecin de la prison, qui, après avoir examiné le détenu, constata une fluxion de poitrine.

Le fâcheux dénouement de l'aventure de Bigarreau n'avait pas laissé de préoccuper le garde général. Il se reprochait d'avoir été la cause involontaire de l'évasion du détenu ; il résolut d'aller intercéder pour lui et d'obtenir tout au moins qu'on lui fit grâce du cachot. Quand il arriva dans le cabinet du directeur, ce dernier lui apprit que " le drôle " était malade et qu'on l'avait transporté à l'infirmerie. Yvert insista pour le voir, et on le conduisit dans un bâtiment neuf, où l'on avait installé le service médical. Il trouva Bigarreau tout enfiévré sous la mince couverture du petit lit réglementaire. Il était violemment oppressé et il délirait, les yeux grand ouverts. Il ne reconnut pas son compatriote, et celui-ci se retira après l'avoir chaudement recommandé aux soins de la sœur infirmière.

Comme Yvert franchissait mélancoliquement la grille de la maison centrale, il entendit derrière lui une voix féminine qui l'interpellait :

— Monsieur !

Il se retourna et aperçut une fillette d'une quinzaine d'années, nu tête, vêtue d'une robe d'indienne trop courte, et chaussée de gros brodequins blancs de poussière.

— Excusez ! fit-elle en le dévisageant avec ses grands yeux noirs, est-ce que vous êtes un des messieurs de la prison ?

— Non, ma petite, répondit-il. Pourquoi ?

— Ah ! soupira-t-elle d'un air tristement déçu ; puis, s'enhardissant, elle reprit : — A qui pourrai-je m'adresser pour avoir des nouvelles d'un prisonnier qui s'appelle Bigarreau ?

— Bigarreau, s'écria Yvert, étonné.

— Oui . . . un garçon qui s'était sauvé et qu'on a ramené hier . . . C'est chez nous qu'on l'a trouvé.

Elle lui raconta brièvement la fuite et l'arrestation du jeune détenu.

— Ils nous l'ont arraché malgré nous, continua-t-elle. S'ils avaient eu le cœur de nous le laisser, il aurait gagné honnêtement sa vie chez nous . . . Je voudrais dire ça aux maîtres de la prison, si je pouvais leur parler . . . Pensez-vous que ce soit possible, monsieur ?

— J'ai peur qu'ils ne vous écoutent pas, mon enfant, répliqua Yvert en regardant Norine avec surprise ; puis il ajouta : — Je connais moi-

même Bigarreau, nous sommes du même pays, et je viens de le visiter.

— La figure de la jeune fille s'éclaira.

— Ah ? s'écria-t-elle, comment est-il ?

— Il est au lit . . . malade.

Norine devint très pâle : ses lèvres se crispèrent et ses yeux noirs roulaient des larmes.

— Je voudrais le voir ! dit-elle d'une voix brusque au fond de laquelle on sentait un sanglot.

Yvert connaissait la sévérité des règlements de la prison, et il n'osa pas leurrer Norine ; mais la douleur concentrée de la jeune fille l'avait ému. Il lui promit de parler au directeur et d'essayer d'obtenir une permission pour l'un des jours suivants.

— J'espère que d'ici là Bigarreau ira mieux, ajouta-il ; revenez dans deux ou trois jours.

— C'est que, murmura-t-elle, je suis seule au chantier avec le père, et je ne voudrais m'absenter qu'à coup sûr, à cause de la besogne . . . Si c'était un effet de votre bonté de me prévenir du jour où je pourrais le voir ? . . . Nous demeurons dans la vente du Val-Serveux. Je m'appelle Norine Vincart.

— C'est bien Norine, j'irai vous rendre la réponse moi-même.

— Mille fois merci, monsieur ! . . . Elle s'arrêta ; un nouveau sanglot crispa ses lèvres. — Mais vous le voyez, vous, monsieur, n'est-ce pas ? — Elle tira de son corsage un petit bouquet de bruyères roses, et le tendit au garde général : — Remettez-lui ça de la part de Norine . . . Dites-lui que les ai cueillies à la Fontenelle, et que je l'embrasse . . .

Le garde général prit le bouquet et promit de s'acquitter du message. Norine renfonça ses larmes.

— A vous revoir, monsieur ; à bientôt des nouvelles, n'est-ce pas ?

Et elle s'enfuit dans la direction de Germaine.

Le lendemain, Bigarreau allait au plus mal, et un gardien vint prévenir Yvert que le no. 24 demandait à lui parler. Il ajouta que la chose pressait, car on s'attendait à ce que le détenu ne passerait pas la nuit.

Yvert courut à l'infirmerie. Le malade n'avait plus le délire, mais il était très affaibli, l'oppression augmentait, et il respirait difficilement. Quand la sœur l'eut averti de la présence de son compatriote, qu'il reconnut cette fois, il eut encore la force d'ébaucher avec sa lèvre inférieure, sa grimace habituelle.

— Pas de chance, murmura-t-il de sa voix sifflante . . . Si j'avais eu seulement cinq minutes

je gagnais le grand bois et je me moquais d'eux. Maintenant mon compte est réglé, m'sieu, je ne reverrai pas le clocher de Villette...

— Mon pauvre Bigarreau, interrompit le garde général, tu es jeune et fort, tu t'en tireras.

Le garçon fit des paupières un signe négatif.

— Parlons d'autre chose, reprit Yvert ; je suis chargé d'une commission pour toi de la part d'une brave fille que tu as connue au Val-Serveux, et qui ne t'oublie pas.

— Norine ? demanda tout bas Bigarreau, dont l'œil vitreux s'était soudain illuminé. Vous l'avez vue ?

— Oui, repartit le forestier en tirant de sa poche les bruyères roses : voici des fleurs qu'elle a cueillies pour toi à la Fontenelle... et elle t'embrasse.

Bigarreau saisit le bouquet, le porta à ses lèvres et à ses narines, comme pour y respirer quelque chose du baiser de Norine et de l'odeur des bois, puis ses yeux se mouillèrent.

— Chère fille !... Il y a encore de bonnes gens au monde, m'sieu Yvert, et si j'étais resté près d'elle, là bas, j'aurais pu comme un autre, devenir un honnête homme... Je commençais déjà à changer de peau ; mais le gardien-chef m'est tombé dessus, et... fini le bon temps ! Je ne verrai plus Norine ; mais je vous demande en grâce, m'sieu Yvert, de lui porter aussi un souvenir venant de moi... Passez-moi ma veste là, au pied du lit...

Il fouilla lentement les poches et en tira un couteau à manche de buis, un de ces couteaux de pâtre, qu'on nomme des *estaches*.

— Vous lui donnerez mon couteau, reprit-il... Je sais bien que c'est un pauvre cadeau... On prétend que ça coupe l'amitié... Mais, dans la circonstance, il n'y a pas de crainte... Quand vous le donnerez à Norine, la *camarde* m'aura déjà coupé le fil à moi même.

Le garde général essayait en vain de le rassurer.

— Non, non, répéta Bigarreau, je ne me mets pas le doigt dans l'œil, c'est moi qui étrennerai le cimetière où je faisais des terrassements !... Je vous avais bien dit que je ne finirais pas mon bail !... Que soit, ce n'est pas une façon agréable de s'en aller !... Le gardien-chef tapait dur, si dur, que j'emporterai avec moi la marque de ses *patoches*... Pour en revenir à Norine, quand vous la verrez, inutile de lui parler de mort et de cimetière... Elle aura déjà assez de peine sans ça ! Vous lui donnerez le couteau, vous l'embrasserez et vous lui direz tout bonnement qu'on m'a emmené quelque part, bien loin,

où je serai beaucoup mieux... et que je suis parti en pensant à elle... Voilà ce que vous lui direz, et vrai, ça ne sera pas des blagues, m'sieu !

Un accès de toux lui coupa la parole, et la sœur congédia le garde général, qui s'éloigna après avoir embrassé son compatriote.

Le lendemain, Yvert se dirigeait tristement vers la vente de Val-Serveux. Quand il eut traversé la combe de la Fontenelle et longé le ruisseau, il aperçut à mi-côte la hutte du père Viucart et s'avança vers le chantier, en s'efforçant de mettre sur son visage assez de sérénité pour en imposer à Norine. Elle l'avait reconnu de loin, et elle accourait.

— Hé bien ? demanda-t-elle, haletante.

— Il est mieux, répondit brusquement le garde général ; il ne souffre plus.

Il lui en coûtait de tromper la jeune fille ; mais il songea qu'il exécutait les dernières volontés de Bigarreau, et que, dans la simplicité de son cœur, le pauvre diable avait jugé que ce mensonge serait moins cruel pour la pauvre Norine.

— Ah ! merci ! s'écria-t-elle en respirant longuement ; et pourrai-je bientôt le voir ?

— Hélas ! non, mon enfant... Le médecin a ordonné qu'on le change d'air et on l'a emmené loin d'ici... dans son pays... Il est parti ce matin.

Les yeux de Norine étaient pleins de grosses larmes.

— Parti ! balbutia-t-elle, je ne le verrai plus, jamais ?

— Il a bien pensé à vous, poursuivit le garde général... Avant de s'en aller il m'a prié de vous donner ceci.

Il lui tendit le couteau. Norine le prit et le serra nerveusement dans ses doigts.

Il m'a chargé aussi de vous embrasser pour lui.

Alors elle se mit à sangloter en lui tendant sa figure hâlée, et il la baisa sur le front.

— Enfin, soupira-t-elle, si c'est pour son bien. Vous me jurez qu'il sera mieux, là-bas ?

— Je vous le jure !

Et il ne mentait pas le garde général... Dans le nouveau cimetière à l'écure du bois, où les retombées des grands hêtres ombrageaient sa fosse, Bigarreau était " mieux. " Il y goûtait un repos absolu, que les mauvais rêves et les *patoches* de la centrale ne pouvaient plus jamais troubler.



PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."  
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

## Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago

Scientific American  
 Agency for

CLAIMS,  
 TRADE MARKS,  
 DESIGN PATENTS,  
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 Broadway, New York.  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., Publishers, 361 Broadway, New York City.

**PERTE DE LA VOIX**  
 Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

## Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago

**Wanted—An Idea** Who can think of some simple thing to patent? Protect your idea. They may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,000 prize offer and list of two hundred inventions wanted.